Ami du Clergé du 19 février 1953

Deuxième partie : # PRÉDICATION

SOMMAIRE

Plans d'homélies sur les Epîtres. — XVIII. 4e Dimanche de Carême : Eglise et Synagogue ; servitude et liberté, 57. — **XIX.** Dimanche de la Passion : La mort rédemptrice du Christ, 58.
Conférences de Carême. — « Matérialisme et Spiritualisme à la lumière de l'Evangile » : IV. Spiritualité de l'âme (d'après l'enseignement de Jésus), 60.
Les Sacrements. — L'Onction des malades : II. Institution du sacrement des malades, 61. — III. Liturgie du sacrement des malades, 63.

PLANS D'HOMELIES SUR LES EPITRES

XVIII

4e Dimanche de Carême

ÉGLISE ET SYNAGOGUE : SERVITUDE ET LIBERTÉ

Au moment où S. Paul écrit sa lettre aux Galates, l'Eglise naissante se trouve à un tournant décisif. Sera-t-elle comme une synagogue perfectionnée où le baptême se superposera à la circoncision, ou bien dépassera-t-elle une forme de religion fondée sur l'alliance du Sinaï, pour développer toutes les conséquences de la « Nouvelle Alliance », scellée par le sang du Christ ?

En ces années cruciales, il y a des chrétiens qui ne comprennent pas et qui, étant venus du judaïsme, prétendent imposer aux païens convertis les rites codifiés par Moïse. S. Paul, au contraire, a une claire vue du dépassement nécessaire et il la communique à ses chers Galates, menacés dans leur liberté d'enfants de Dieu. Pour ce faire, il a recours à une sorte de parabole, comme le Christ, mais empruntée, non à la vie du pêcheur ou du vigneron galiléen, mais à cette histoire sainte au cours de laquelle Dieu prépare et préfigure la rédemption du Christ.

I. — *Eglise et Synagogue*

1. — **Deux familles qui s' excluent** — ; a) la famille de l'esclave. Comment Sara, qui a la foi moins patiente qu'Abraham, donne à son mari une épouse de second rang, son esclave Agar. Naissance d'Ismaël.

b) la famille de la femme libre. Dieu qui, à **son heure** tient la promesse faite au Patriarche d' « une postérité innombrable », donne à Sara l'enfant du miracle, Isaac, dont le Fils de la Vierge sera le lointain, l'authentique descendant.

c) Comment Sara prend ombrage de l'affection de son mari pour le fils de l'esclave, qui joue avec son fils à elle et exige de son mari « qu'il chasse l'esclave et sa mère ». Geste trop humain, mais qui est gros de l'avenir car il sauvegarde la lignée du Christ.

2. — **Deux « Testaments » qui s'excluent.** — **a)** Il y a là une allégorie. Inspiré par l'Esprit-Saint, l'Apôtre lit, en quelque sorte, dans le jeu divin. Cette histoire de l'opposition de « l'esclave et de la femme libre » préfigure une opposition d'une tout autre portée : la manière dont la religion du Sinaï prépare la religion du Calvaire (Gal., III, 24) : la Loi sert de pédagogue pour nous conduire au Christ. Son rôle accompli, elle n'a plus de raison d'être et ne peut plus être qu'un obstacle.

b) S. Paul balaie l'obstacle. Son attitude au Concile de Jérusalem (Act., XV) où il amène S. Pierre et S. Jacques à dépasser le judaïsme.

c) Sa méthode d'apostolat : il s'adresse d'abord aux juifs. Devant leur obstruction, au lieu de biaiser, de se laisser enfermer dans les limites d'une alliance périmée, il brise résolument les barrières et prêche aux païens le salut par la foi au Christ, que sanctionne le rite définitif du Baptême.

d) Comment Dieu, par l' « Apôtre des gentils », dégage le christianisme du judaïsme, comme le papillon de la chrysalide.

3. — **La loi du dépassement s'applique à notre paroisse.** La nouvelle alliance est définitive. Mais elle ne sera pleinement réalisée qu'au ciel. Nous sommes en marche. L'Eglise, immuable en sa structure divine, ne peut s'endormir dans l'immobilisme. Nous avons à réaliser la sainteté de chacun de nous. Nous avons à incarner la foi et la vie en l'insérant dans le temporel, dans l'actuel. A chaque étape, pour éviter la dégradation de l'énergie spirituelle, l'Eglise doit adapter ses méthodes d'apostolat aux exigences de l'heure. L'Eglise d'aujourd'hui ne saurait être celle du Moyen Age ou de la Renaissance. Elle doit, nous devons, dans cette petite Eglise qu'est la paroisse, tenir compte des angoissants problèmes de l'heure présente. Elle doit donc, nous devons modifier nos structures de surface.

C'est le danger du jour. Par une fidélité obstinée à de vieilles habitudes, nous risquons d'enrayer l'expansion de l'Evangile. Citer l'impression de ces convertis du monde ouvrier, qui ne se sentent pas « chez eux » dans des offices paroissiaux, dans la vie paroissiale, faute d'être accueillis, adoptés par les chrétiens de vieille souche... « Chasse le fils de l'esclave ». C'est le cri qu'a repris S. Paul. C'est, cela risque d'être pour nous la sanction d'un attachement étroit à telle forme d'apostolat qui a fait son temps, et qui risque d'être dépassé par les événements. Le remède ? Le voici.

II. — *L'esprit de liberté*

Pour ne pas renouveler l'histoire de Sara et d'Agar. Il faut éviter qu'aujourd'hui ne s'opposent, dans le sein de l'Eglise (immuable en ses principes **divins**), deux familles : celle des chrétiens de routine et celle des chrétiens dont la foi toute neuve est plus dynamique et exigeante. Nécessité de substituer à la pratique routinière, au conformisme, une voie d'amour, la seule convenable pour les enfants de Dieu, seule digne des hommes libres qui sont les rachetés du Christ. Mais précisons.

a) La fausse liberté. Il ne s'agit pas d'en prendre à sa guise avec la volonté de Dieu, telle que l'Eglise nous la traduit.

Les commandements n'ont rien perdu de leurs exigences. Les conseils évangéliques sont toujours la charte de la sainteté chrétienne. Jamais l'Eglise ne pourra nous dispenser d'offrir à Dieu, par nos prêtres, le sacrifice du Calvaire, de manger la chair du Christ. Surtout le « premier Commandement » reste plus que jamais la loi de toute vie qui aspire à se dépasser en Dieu.

b) la vraie liberté est dans cet esprit d'amour qui animait déjà les prophètes : v. g. Osée, Isaïe,

Jérémie. On cite le mot de cette brave femme à qui une voisine confiait qu'avant de passer son permis de conduire, elle avait communié. « Cela sert ? » demanda-t-elle. Voilà l'esprit d'esclavage.

Il ne s'agit pas de confondre les domaines. De calculer ce que rapportera telle pratique. Il ne s'agit pas d'aller à la messe du dimanche, parce que « cela se fait », parce que c'est bien porté. Ceux qui brûlent des cierges, qui promettent un pèlerinage si leur enfant guérit, etc.

Il s'agit d'avoir un esprit libéré de tout préjugé, un cœur libéré de toute crainte, une âme épanouie dans l'amour :

— **Amour de Dieu.** Qu'est-ce que la piété ? Une série de petites pratiques qui seraient autant d'assurances contre la damnation ? Absolument pas. Mais une disposition caractéristique de l'esprit d'adoption, qui, infusé en nous par le baptême, nous porte à traiter Dieu en Père.

Au lieu de se traîner à la remorque des commandements et de pratiquer une morale bâtie sur des défenses, au lieu de ne se résigner qu'à regret à éviter le péché qui damne, et de déplorer que le chemin de la vie soit barbelé d'interdictions, le vrai fils de Dieu se hâte dans les sentiers roides mais si attirants, que nous ont frayés la parole et l'exemple du Christ, humble et magnanime, doux et fort. Toute la vie de l'héritier de Dieu est spontanéité toujours alerte, épanouissement joyeux dans un amour qui rend tout aimable et qui décuple les forces.

Parce que le fils de la promesse fait tout par amour et rien par crainte ou par intérêt sordide, rien par habitude et par routine, il ne regarde pas à sa peine, il ne s'enferme pas dans un réseau serré de défenses. Les efforts, les sacrifices que Dieu lui demande, corvée pour l'esclave sont, pour lui, joie et fierté.

Enfin, son amour est si confiant qu'il bannit toute inquiétude du lendemain. « Que mangerai-je, que boirai-je, de quoi me vêtirai-je ? » Soucis de païen, soucis d'esclave, déclare Jésus. « Le Seigneur pourvoira », répond Abraham à son fils en le menant au sacrifice que Dieu lui demande pour l'éprouver. Ainsi pense en toute difficulté le vrai fils d'Abraham, celui qui **vit sa foi.** « A chaque jour suffit sa peine », pense-t-il avec le Christ. Voilà qui libère son âme des soucis qui paralysent et qui empoisonnent tant de vies. L'esclave craint les coups ; le fils héritier compte sur son Père des cieux.

— **Amour du prochain.** D'autre part, cet enfant de la Promesse ne vit pas dans sa coquille comme l'escargot, qui rentre les cornes au moindre contact. Il est tout donné aux autres, ouvert à tous. Accueillant à toutes les demandes, et les prévenant plutôt, comme le conseille le sage antique (Sénèque). Sensible à toutes les misères, compréhensif à l'égard de toutes les faiblesses et de toutes les misères. On lui fait du tort ? il pardonne, mieux il prie pour ses ennemis !... (Mat., V, 40, 44).

* *

Sentez-vous quelle liberté d'allure vous assure un amour toujours vivant, toujours en disponibilité ; et comme cette générosité d'âme, cette ouverture de cœur, cette hauteur de vues, en un mot cet esprit libéral dans le service de Dieu et du prochain sont les fruits de cet amour, où s'épanouit la foi d'Abraham ?

Tel est le secret qui préservera notre paroisse du danger de sclérose et d'immobilisme qui menace tout être vivant et présage sa mort. Tel est le prix de son épanouissement vital et dans votre sanctification personnelle, et dans la multiplication des croyants. Famille nombreuse, famille vivante...

XIX

Dimanche de la Passion

LA MORT RÉDEMPTRICE DU CHRIST

Voici la dernière étape avant les fêtes de Pâques, étape douloureuse où l'Eglise suit Jésus sur le chemin du Calvaire. L'épître de ce Dimanche, empruntée à la lettre aux Hébreux, dresse comme un portail solennel à l'entrée de la voie tragique. Pour la bien comprendre, il faudrait être un familier de la Bible, car elle implique une comparaison entre les sacrifices offerts dans le Temple de Jérusalem et celui du Christ en croix. Tout tourne autour de la mort rédemptrice du Christ : préfigurée par les sacrifices juifs, — offerte sur la croix, — rédemptrice pour toute l'humanité.

I. — *La mort du Christ préfigurée*

On pourra montrer comment « l'immense épopée de sang qui se développe à travers l'histoire du monde antique, et qui trouve son expression la plus pure en Israël » (Bonsirven) aboutit au Calvaire, où elle se clôt par la victoire définitive sur le péché, par l'alliance définitive de Dieu et de l'humanité.

a) Esquisse rapide des sacrifices païens, d'où se dégage cette idée : effort pour reconnaître le divin et pour obtenir la bienveillance de l'Etre divin (faussement identifié avec les forces de la végétation, le ciel sidéral, etc.).

b) Comment Moïse oriente vers le vrai Dieu les liturgies sacrificielles, auxquelles l'Epître aux Hébreux fait de copieuses allusions. Valeur latreutique, expiatoire, purificatrice du **sang** (siège de la vie chez les Sémites). En le versant, on offre à Yahweh une compensation pour le péché (vie pour vie, en en aspergeant les fidèles et les objets de culte, on procure une pureté **rituelle**).

c) Caractère à la fois inefficace. Ce sang des boucs ne purifie pas la conscience, et pédagogique des Lois rituelles de Moïse, qui préfigurent et préparent la grande liturgie du Calvaire.

II. — *La mort du Christ offerte*

Donc, jusqu'au Christ, l'humanité avait en vain fait couler le sang. Jamais elle n'avait eu la certitude de s'être réconciliée avec le Dieu dont le péché l'avait éloignée.

a) C'est alors que Jésus se présente en ce monde Il dit à son Père : « Tu n'as voulu ni sacrifice ni offrande... ni victimes pour le péché. Alors j'ai dit : je viens pour faire ta volonté » (Hébr., X, 5, 6, appliquant au Messie ce que dit le Ps. 40).

On peut dire que, tout au long de sa vie, Jésus a fait la volonté de son Père. « C'est ma nourriture », déclare-t-il. Mais c'est dans sa passion qu'il a poussé l'obéissance jusqu'au plus haut point. « Obéissant, dit S. Paul (Phil., II) jusqu'à la mort, la mort de la croix ». Si le témoignage d'amour le plus valable est de faire la volonté du Père, le Verbe incarné tout infini qu'il soit par sa nature divine, ne pouvait aller plus loin dans l'amour. Il touchait les limites des possibilités humaines.

b) Car **aimer, c'est préférer,** et préférer à soi, donc sacrifier au moins quelque chose de ce que l'on a, de ce que l'on est à l'être aimé. Or Jésus sacrifie tout : son corps, avec la vie qui l'anime, sa sensibilité, son intégrité (« il n'y a plus rien d'intact » dit Isaïe LIII). Son âme, avec toutes

ses valeurs : dignité personnelle, liberté, réputation, honneur, affections mêmes : « Deus, Deus, meus... ». Pourquoi ? Pour témoigner que devant son Père, qui est le Parfait, le Très Saint, rien ne compte de ce qui est l'homme, et de l'homme pécheur.

c) Car Jésus **s'est substitué à tous les pécheurs** que nous sommes, afin qu'en lui, solidairement, nous puissions nous acquitter de la formidable dette du péché. Afin de compenser tous nos refus d'amour (car le péché, c'est cela, avant tout) par un amour surabondant, l'amour d'un homme parfait (« Je sais qui tu es, crie le démon d'un possédé, le saint de Dieu »), l'amour d'un Homme-Dieu. Car (℣ 14), c'est « dans un esprit d'éternité » que le Christ s'est offert à Dieu. Il est, « dans notre temps créé, une intervention de l'éternité incréée. Il doit marquer d'éternité tous ses gestes. »

d) La voilà donc, la victime sans défauts, qu'en vain les hommes ont voulu offrir à Dieu, seule capable de « purifier notre conscience des œuvres de mort, pour nous permettre de servir le Dieu vivant (℣ 14). Tous les rites de la foi mosaïque ont éduqué le peuple juif, et nous ont tous préparés à comprendre le sens profond, la portée infinie de ce sombre drame du Calvaire, qui, au premier regard semble être la tragédie de l'échec.

Apparemment, les Juifs triomphent, qui voulaient se débarrasser de Jésus. En réalité, c'est lui qui a le dessus. On ne l'a pu arrêter, juger, condamner, exécuter, que « **parce qu'il l'a bien voulu** ». En termes rituels, qui insèrent ce geste rédempteur dans la liturgie éternelle, il s'est offert, car il est « le Pontife, le Grand prêtre des biens messianiques » (℣ 11) ; « il est à la fois, dit S. Epiphane, sanctuaire et victime, prêtre et autel ».

Un tel sacrifice, au sens le plus strict, répond enfin **à la recherche anxieuse de l'humanité**, et à **l'attente de Dieu.** Il met un terme aux holocaustes qui l'annonçaient et qui y préparaient les juifs. Il a une telle valeur et par la perfection des dispositions humaines de Jésus et par le caractère d'infinité que lui communique le Verbe de Dieu, qu'il n'a pas besoin d'être renouvelé. Il « satisfait », c.-à-d. il fait assez pour que tous les péchés du monde, depuis celui d'Adam jusqu'à celui du dernier homme qui naîtra sur notre planète, soient consumés au feu de cet amour infiniment parfait. « Il nous a acquis une rédemption éternelle » (℣ 12). Comme Dieu avait opéré la rédemption des juifs en les arrachant à la servitude d'Egypte et en les introduisant dans la « terre promise », ainsi le Christ nous arrache à la servitude du péché (cf. Rom., VI) et nous procure l'héritage promis, ces biens éternels, figurés par la terre d'Israël.

e) Enfin, de même que l'alliance qui faisait des juifs le « peuple de Dieu » a été scellée, selon l'usage de tout l'Orient, dans le sang des victimes, ainsi la « Nouvelle alliance » qui fait de tous les hommes les enfants de Dieu est scellée par le sang d'un Dieu. Il y a une distance infinie entre ces deux « dispositions », mais la première préfigure et prépare la seconde. Ainsi ce sang adorable, ce précieux sang, que Jésus présenta le soir de la Cène, comme celui de « la Nouvelle Alliance » étant versé par l'amour, est-il, aux yeux de Dieu, la compensation de tous les péchés, et, pour l'homme, la source de toute pureté et de toute vie spirituelle. Cette familiarité avec Dieu qu'en vain cherchaient à procurer tous les sacrifices antiques, nous est acquise, une fois pour toutes, parce que le Christ a donné son sang.

III. — *La mort du Christ appliquée*

a) Le premier bénéficiaire de cette mort où l'amour a touché aux limites de l'héroïsme, c'est Jésus. Son sacrifice a fait passer en Dieu son humanité et l'a installé dans la gloire (« propter quod et Deus exaltavit illum... »). Voilà pourquoi « le Grand prêtre des biens messianiques a, traversant tous les espaces du temple céleste (allusion à la cérémonie où le Grand prêtre juif, une fois par an, pénétrait dans le « Saint des saints », séjour de Dieu) a pénétré dans le sanctuaire », c.-à-d. a paru, avec cette humanité où toutes les nôtres étaient encloses, devant la face de Dieu. Voilà le but suprême des efforts de toutes les religions pour atteindre la divinité et s'unir avec elle. Voilà que l'humanité, en la personne du Verbe incarné, atteint le terme bienheureux. L'obstacle du péché est tombé, l'impureté non rituelle mais spirituelle qui nous rendait indignes d'être admis en la présence redoutable et délicieuse de Dieu a été lavée dans le sang de l'agneau. Nous sommes sauvés !

b) Mais sauvés **en espérance** seulement (Rom., IV, 24). La vision enivrante et la possession de Dieu nous est accessible désormais. Mais il la faut gagner par des efforts qui compléteront les mérites du Christ. Tant que nous sommes de ce côté du voile, nous risquons de manquer le but. Mais Jésus, qui est mort pour « procurer aux élus l'héritage éternel promis » se fait là-haut notre intercesseur. Tandis qu'ici-bas, son sacrifice, le même qu'au Calvaire, le sacrifice unique et surabondamment suffisant se poursuit sur nos autels où le prêtre renouvelle la Cène, dans le sanctuaire céleste, Jésus le représente à son Père (Hébr., IX, 24). « Avec la puissance que lui confère la pureté de son cœur, la droiture de son esprit, la valeur infinie de son offrande et l'amour sans bornes de son sacrifice, il se tient devant son Père comme le prêtre du monde. Son sacrifice (...) voulu éternellement par Dieu est aussi devant Dieu dans un éternel présent »[1].

c) Voilà le fondement le plus solide de notre espérance. Nous avons là-haut un intercesseur, un avocat tout-puissant. Il n'a qu'à présenter au Père les cicatrices glorieuses de ses plaies pour obtenir la pleine efficacité d'un sacrifice qui, une fois offert, poursuit éternellement son action purificatrice, sanctifiante, unifiante. C'est cette action qui, parvenant jusqu'à chacune de nos âmes à travers le signe efficace des sacrements, nous renouvelle incessamment cette pureté sans laquelle nul n'est admis à approcher Dieu (comme le **suggérait** le rituel des purifications juives). C'est cette action qui, déjà, nous assure la possession dès ici-bas de l' « héritage », c.-à-d. la grâce, qui est la « béatitude commencée ». L'Eglise ne clôt jamais ses prières sans invoquer le nom du divin intercesseur : « per Dominum Jesus-Christum ».

Ce n'est pas une clause de style. C'est un recours, dans le temps, à l'intercesseur éternel.

* *

Entrons donc bien dans cette quinzaine sacrée le cœur gonflé d'espérance et de gratitude pour un amour si grand que, tout Dieu qu'il soit, le Christ n'aurait pu accroître. Il a épuisé les possibilités d'aimer.

En revanche, il faut que le sacrifice rédempteur trouve en chacune de nos âmes un écho vivant et généreux. « Dieu, qui nous a créés sans nous ne nous sauvera pas sans nous ». « Complétons donc la passion du Christ », en offrant au Père tout

[1] R. Guardini, *Le Seigneur*, p. 195.

ce que la vie nous impose de souffrances, tout ce que l'amour nous inspire de sacrifices volontaires. C'est le seul moyen de nous assurer les joies d'une vraie résurrection pascale.

CONFERENCES DE CAREME

Matérialisme et spiritualisme à la lumière de l'Evangile

IV

4e Dimanche de Carême

SPIRITUALITÉ DE L'AME

(d'après l'enseignement de Jésus)

Que le Christ ait parlé aux hommes ; qu'il ait supposé chez eux une activité intellectuelle, voilà déjà une preuve qu'il tient notre âme pour autre chose que ce que nous appelons l'âme des bêtes, pour un esprit.

Pourtant, il y a plus évidente démonstration de la spiritualité de l'âme dans l'Evangile. Mieux encore par ce qu'il enseigne, que par la façon dont il enseigne, N.-S. témoigne qu'il tient notre âme pour une réalité spirituelle.

Cela ressort clairement de ce qu'il énonce sur nos devoirs : 1° *envers Dieu,* 2° *envers nous-mêmes,* 3° *envers le prochain,* c.-à-d. de tout l'ensemble de son enseignement.

I. — *Nos devoirs envers Dieu*

Jésus prêche une doctrine religieuse, qui va à déterminer les vrais rapports entre l'homme et Dieu, puisque la religion est « l'ensemble des rapports qui relient l'homme à Dieu ».

Or une des premières pages de l'Evangile de S. Jean résume en quelques mots toute la vertu de religion. Il suffit de s'y reporter. Point n'est besoin de feuilleter d'autres pages de l'Evangile.

Nous sommes à la rencontre de Jésus et de la Samaritaine au puits de Sichem. Déjà, la Samaritaine vient d'acquérir la certitude que ce Jésus est un prophète puisqu'il a levé le voile de sa vie privée : « Tu as eu raison de dire : Je n'ai pas de mari ; car tu as eu cinq maris, et celui que tu as maintenant n'est pas ton époux ; c'est vrai ce que tu as dit. » C'est alors qu'elle lui demande, puisqu'il est certainement prophète, de dirimer le débat qui sépare les Samaritains des Juifs : « Seigneur, je vois que vous êtes un prophète ! Eclairez-moi donc sur la vérité. Nos pères, c'est sur cette montagne de Garizim qu'ils ont adoré et vous dites vous autres que c'est à Jérusalem qu'est le lieu où il faut adorer. »

La réponse de N.-S. va résoudre son cas de conscience, mais par une déclaration de portée générale. Aussi prend-elle sur les lèvres du Christ une allure de solennité : « Croyez-moi, femme, dit Jésus, l'heure vient où ce ne sera ni sur cette montagne, ni à Jérusalem que vous adorerez le Père... L'heure vient et elle est venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père, en esprit et en vérité ; car le Père réclame de tels adorateurs. Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent, c'est en esprit et en vérité qu'ils doivent l'adorer » (Jo., IV, 17-24).

Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent, c'est en esprit et en vérité qu'ils doivent l'adorer. Cette déclaration par laquelle Jésus résout la difficulté de la Samaritaine est aussi la synthèse de la vertu de religion, de tous les rapports de l'homme avec Dieu, du culte qu'il doit lui rendre.

Ces relations reposent sur une vérité capitale : Dieu est esprit. Il est affranchi de toutes les conditions matérielles d'espace, de lieu, de demeure ; il n'est pas plus confiné à Jérusalem qu'à Garizim : il est partout et partout on peut et doit l'adorer.

Et parce qu'il est esprit, seul l'esprit peut l'adorer et d'abord l'atteindre, le connaître, savoir qu'il existe et ce qu'il est ; seul l'esprit donne de la valeur à tous nos actes extérieurs qui prétendent l'honorer : sacrifices, génuflexions, jeûnes ; seul l'esprit assure qu'on puisse l'adorer en vérité.

Il suffirait de cette affirmation de N.-S. sur nos devoirs envers lui pour conclure : donc sa doctrine inclut la spiritualité de l'âme.

Mais si vous le voulez, faisons au moins une allusion à sa doctrine sur nos devoirs envers nous-mêmes et sur nos devoirs envers le prochain.

II. — *Nos devoirs envers nous-mêmes*

Parmi tous nos devoirs envers nous-mêmes, choisissons le devoir capital : celui de la pureté qui s'impose à tout homme suivant son état, au jeune homme et à la jeune fille, mais aussi à l'homme et à la femme dans le mariage.

N.-S. dans le sermon sur la montagne qui contient déjà en programme toute la charité évangélique, proclame d'une manière générale : « Bienheureux les cœurs purs car ils verront Dieu ». Puis au cours de ses prédications, il précise ses exigences, par exemple dans la vie conjugale, dont les rigueurs provoqueront un jour cette réflexion des disciples : « Si telle est la condition de l'homme à l'égard de son épouse, mieux vaut ne pas se marier » (Mat., XIX, 10). Enfin il propose un idéal supérieur, non pas obligatoire mais libre, celui non plus seulement de la pureté, mais de la virginité : « Tous, dit-il, ne peuvent comprendre ni réaliser cette parole, mais seulement ceux là à qui la grâce a été donnée. Il en est qui sont détournés du mariage par impuissance naturelle ou par impuissance acquise : mais il existe de plus une élite qui s'abstient délibérément du mariage, se garde volontairement pour Dieu » (Mat., XIX, 11-12).

« ...Par cette invitation tranquille et désuète... il crée dans l'Eglise une phalange de vierges ; et cela, non sous forme de mortification, ni de contrainte, ou de fardeau, mais dans un élan d'élection joyeux et de liberté, comme un trophée vivant de sa beauté et de sa pureté à lui, comme un triomphe divin. Il

y a là un phénomène qui constitue une révolution prodigieuse et qui suffisait à lui seul pour montrer l'intervention de Dieu dans l'histoire du monde » (Dom Delatre, *In hoc. loc.).*

Or, une pareille morale, la chasteté conjugale et plus encore la virginité, sont-elles les mœurs de la bête ? Est-elle adaptée aux seuls instincts ? N'implique-t-elle pas l'existence de l'esprit et sa souveraineté sur tout ce qui relève de la chair.

Un jour les Sadducéens crurent embarrasser fort N.-S. en lui posant un cas de conscience : « Maître, successivement, sept frères épousèrent la même femme, qui mourut enfin après son septième mari et sans avoir été mère : au jour de la résurrection, lorsqu'ils reviendront à la vie, auquel des sept appartiendra donc cette femme, car enfin les sept l'ont eue pour épouse » ? N.-S. répondit du tac au tac à leurs grossières imaginations : « Les enfants du siècle présent prennent femme ou mari, mais ceux qui seront trouvés dignes d'avoir part au siècle à venir et de sortir de la mort ne se marieront plus, puisqu'ils ne pourront plus mourir : il n'y a pas lieu à la transmission de la vie là où la vie est inamissible. Ils seront semblables aux anges de Dieu qui sont dans le ciel (Mat., XXII, 23-33 ; Marc, XII, 18-27 ; Luc, XX, 27-40). Ne pensez-vous pas que pour garder la chasteté conjugale et plus encore pour toute la virginité, il faut être semblables aux anges de Dieu, être comme eux, au moins en partie, esprit, avoir une âme qui soit une âme spirituelle ?

III. — *Devoirs envers le prochain*

L'enseignement évangélique sur nos devoirs envers le prochain se résume dans le commandement de la charité, charité sans exclusive, charité qui va jusqu'au pardon des injures, jusqu'à l'amour de nos ennemis, jusqu'à la bienfaisance envers ceux qui nous ont causé préjudice. Voilà bien, n'est-ce pas, le commandement spécifique du Christ : « Vous avez entendu qu'il a été dit : tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi ; pour moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient » (Mat., V, 43-44). La charité ainsi comprise est si spéciale à l'Evangile que N.-S. peut l'appeler un commandement nouveau, son commandement à lui.

Une telle morale est-elle la loi de la jungle ? Serait-elle possible entre les hommes s'ils étaient du même ordre que les fauves, pétris exactement de la même chair, du même sang, des mêmes instincts, sans rien qui les différençiât du tout au tout de leur espèce ? Ne serait-elle pas vouée à la faillite, et même le fait d'un déséquilibré si elle ne s'adressait à quelque chose de supérieur à la chair, à l'esprit ?

Poursuivez la lecture de ce passage dans l'Evangile et vous verrez que pour N.-S. cette morale nous rapproche de celui-là même dont il disait à la Samaritaine qu'il est esprit : *Deus Spiritus est.*

Tout-à-l'heure, il déclarait implicitement que la virginité suppose dans l'homme quelque chose d'angélique, un élément spirituel. Maintenant il va plus loin puisqu'il conclut : « Soyez donc parfaits et miséricordieux, comme votre Père céleste est parfait et miséricordieux » (Mat., V, 48 ; Luc, VI, 36).

* *

Ainsi par tout l'ensemble de son contenu, l'Evangile s'adresse à un être supérieur aux autres êtres sensibles. Si cet être, si l'homme n'avait pas une âme, au sens rigoureux du mot, c.-à-d. au sens d'esprit d'un autre ordre que la matière, cet enseignement serait absolument inintelligible. Plus encore que par sa méthode, par son contenu même, l'Evangile atteste la spiritualité de l'âme.

LES SACREMENTS

II

INSTITUTION DU SACREMENT DES MALADES

Mes frères,

Je vous ai rappelé le rôle exact que Jésus Christ a assigné à l'Extrême-Onction. Elle n'est pas le sacrement de l'agonie, le dernier coup d'éponge avant de paraître devant le Juge suprême et, par conséquent, inviter le malade à la recevoir, ce n'est pas l'inviter à contresigner son arrêt de mort. Non, le Christ qui, par les sacrements, a voulu venir à notre secours à chaque étape de notre marche ici-bas, se devait de prévoir un sacrement pour cette étape si importante qui s'appelle la maladie grave. L'Extrême - Onction — disons mieux l'Onction des malades — souvent sacrement de la guérison, est toujours le sacrement du réconfort qui aide le malade à surmonter son mal. Il ne faut donc pas la redouter, mais au contraire la demander dans la joie.

I

Ce matin, nous essaierons de répondre à cette unique question : *Quand Notre-Seigneur a-t-il institué ce sacrement ?*

Il est bien difficile d'en indiquer le moment précis. L'Evangile est muet sur ce point. Néanmoins, la façon d'agir du Christ, je veux dire son attitude face à la maladie et aux malades nous laisse déjà entrevoir l'institution d'un sacrement réservé aux malades.

Notons d'abord que *le Christ n'a jamais été malade.* La maladie est, en effet, une suite du péché originel. Le Christ qui a revêtu toutes nos misères, à l'exception du péché, ne devait donc pas être malade. Ce qui ne l'a pas empêché de donner aux malades un exemple unique de souffrance patiente et courageuse par la cruelle agonie et la passion volontaire qu'il a supportées par obéissance envers son Père et par amour pour nous.

Non seulement le Christ fut étranger à la maladie mais, bien plus, *il l'a traitée en ennemie*. La preuve, son attitude faite de sollicitude et de bonté à l'égard des malades. Ceux-ci se pressent sur son passage, l'assaillent au point de l'empêcher de manger. Et pourquoi cet empressement ? Parce que Jésus les guérit en grand nombre. Ouvrez l'Evangile : presque à chaque page, vous y verrez des guérisons. Elles s'échelonnent, en effet, tout au long du ministère de Jésus et elles affectent toutes les maladies dans leur extrême diversité : aveugles, sourds, muets, lépreux, boiteux, paralytiques ; l'hémorrhoïsse, l'homme à la main séchée, épileptiques, le fils du centurion, la belle-mère de Simon-Pierre, etc... Et les évangélistes précisent bien que ce ne sont là que quelques exemples. Ils ont fait un choix dicté par l'Esprit-Saint. Il y eut bien d'autres guérisons. S. Jean nous déclare expressément que « Jésus fit en présence de ses disciples beaucoup d'autres miracles ». Et, pour guérir ces maladies d'une extrême diversité, Jésus ne craint pas de mettre en œuvre une grande variété de moyens : une simple parole, l'imposition des mains, le contact de son manteau, de l'eau, de la salive, de la boue, le toucher de l'organe malade, etc... Bien mieux. il n'hésite pas d'interrompre son enseignement parce qu'on lui apporte un malade ou qu'on lui demande de se rendre auprès de l'un d'eux. Comme le bon Samaritain descendant de sa monture et oubliant qu'il est en voyage, Jésus laisse ses auditeurs en suspens et se donne tout entier au malade qui le sollicite. Rappelons simplement ce fait : Jésus approche de Jéricho. Des aveugles le supplient de les guérir. La foule les réprimande. Elle veut entendre Jésus, elle a soif de la Parole de Dieu. Jésus, cependant, s'informe, fait venir les aveugles et les guérit. Devant un tel spectacle, un fait aussi constant, une conclusion s'impose : les guérisons que Jésus a faites sont l'un des éléments les plus importants de son ministère parmi nous. Sa mission n'est pas seulement d'enseigner mais de guérir.

Et pourquoi ce fait constant tout au long de la vie publique du Christ ? Pourquoi ces innombrables guérisons de malades ? Certains diront peut-être que c'est le signe d'une autre guérison. Le péché est une lèpre, une fièvre, il rend sourd, aveugle, muet, fait de nous des paralytiques. Jésus venait pour rendre la santé à nos âmes. En guérissant les corps, Jésus a prouvé qu'il avait le pouvoir de guérir nos âmes. C'est vrai mais on ne peut se limiter à cette interprétation. Jésus est venu apporter la plénitude du salut, la guérison de l'âme et du corps. Cela est si vrai qu'au ciel, après le Jugement dernier, nous retrouverons nos corps qui ne connaîtront alors aucune disgrâce et qui rayonneront de la joie et de la gloire de Dieu. Tout l'Evangile est tendu vers cette attente d'un monde renouvelé où le corps humain lui-même retrouve sa beauté et sa santé originelles. Les guérisons opérées par Jésus comme les résurrections qu'il a faites attestent que Jésus est le Médecin des corps et des âmes, le Sauveur de l'humanité. Jésus ainsi inaugure et monnaye en quelque sorte sa grande lutte contre la mort et le péché, lutte qui s'achèvera en victoire éclatante par sa mort et sa résurrection. La maladie n'aura qu'un temps : les miracles de Jésus annoncent des jours meilleurs. Notons bien ce fait, m. f., — qui nous éclairera sur les effets de l'Onction des malades — jamais Jésus ne béatifie la maladie ; jamais il ne déclare qu'elle est, pour tel ou tel, la punition de son péché. Il a pitié des malades et il les guérit en y mettant une seule condition : le désir de guérir et la foi en sa puissance. Parfois, il y ajoute la rémission des péchés et l'invitation à ne plus pécher désormais. Car, s'il n'y a pas de lien précis entre telle maladie et tel péché, il y a un lien certain entre la maladie et le péché : tous deux sont l'œuvre du démon.

La guérison des malades a été l'une des grandes œuvres du Christ ; parmi les pouvoirs et les fonctions que Jésus charge ses apôtres d'exercer après son départ, elle figurera donc en bonne place. Car il faut que l'œuvre de Jésus continue alors même qu'il ne sera plus visible sur cette terre. Nous lisons même dans S. Marc, au chapitre 6, que déjà, lors de leur première mission, du temps du Christ, les disciples « expulsaient de nombreux démons, faisaient des onctions d'huile à beaucoup de malades et les guérissaient ». S'il ne s'agit pas là encore de notre sacrement nous pouvons néanmoins en voir une ébauche dans ces dons accordés aux premiers disciples. Mais c'est surtout après l'Ascension que nous les voyons guérir au nom du Seigneur, après le départ du Christ. Au lendemain de la Pentecôte, Pierre et Paul guérissent un boiteux qui leur demande l'aumône. Et le livre des Actes nous rapporte « qu'on allait jusqu'à porter sur les places les malades gisant sur leurs civières ou leurs grabats afin qu'au passage de Pierre l'un d'eux fut au moins couvert de son ombre ». On accourait en foule des villes voisines de Jérusalem. On amenait des malades qui, tous, étaient guéris.

II

Mais tout ceci n'est encore qu'une annonce, une préfiguration du geste sacramentel que que les prêtres de l'Eglise du Christ accompliront sur les chrétiens gravement malades pour leur infuser la force au nom du Christ.

C'est dans une Epître (une lettre) de l'apôtre S. Jacques qu'il est question, pour la 1re fois, de ce sacrement des malades. Vous connaissez ce texte que je vous ai déjà commenté. Dans cette lettre, S. Jacques n'apporte rien de nouveau. Il ne fait que rappeler à ses destinataires les principaux devoirs de la vie chrétienne. Après les avoir exhorté à supporter courageusement les épreuves que leur attire leur titre de chrétiens, S. Jacques en vient à la conduite à tenir dans la maladie :

« Quelqu'un de vous est-il malade ? Qu'il fasse venir les prêtres de l'Eglise. Ils prieront sur lui, et lui feront des onctions avec l'huile sainte au nom du Seigneur. Cette prière, faite avec foi sauvera le malade ;; le Seigneur le soulagera et, s'il est en état de péché, il recevra le pardon. »

Les bénéficiaires de cette onction, ce sont les chrétiens malades d'une maladie grave (l'homme est couché et ne peut sortir ; il faut que les presbytes de l'Eglise viennent à lui). Mais ce n'est pas un agonisant : il doit appeler les presbytres ; une démarche spontanée est requise de sa part. Il ne s'agit pas d'un remède magique que le prêtre viendrait imposer à un homme à toute extrémité.

Les ministres de ce sacrement sont les « presbytres de l'Eglise ». Le N. T. appelle ainsi certains chefs des premières communautés chrétiennes, supérieurs aux laïcs puisqu'ils ont reçu l'imposition des mains qui leur permet d'exercer les fonctions sacrées, mais inférieurs aux Apôtres et à leurs disciples principaux parmi lesquels ils ont été établis. Pratiquement, dans une hiérarchie encore mal définie, ce sont les ancêtres des prêtres actuels.

Le rite est décrit d'une façon précise. Il s'agit bien d'un rite religieux précis, porteur d'un effet spirituel et corporel. Les prêtres prient sur le malade et à la prière joignent l'onction d'huile accomplie au nom du Seigneur, c.-à-d. sur son ordre et par son autorité.

Enfin, *les effets* du rite sont précisés. Cette prière, animée par la foi, sauvera le malade. Le contexte indique le salut physique, la guérison, mais l'Apôtre n'exclut pas l'effet spirituel : le Seigneur rétablira le malade. Le terme grec, comme son correspondant latin — « *alleviabit* » — fait image : le Seigneur soulèvera le malade. Il le fera se lever, c.-à-d. lui fournira des forces pour surmonter son mal. Enfin, un effet purement spirituel est lié à l'onction : si le malade a des péchés qui n'avaient pas été remis, ils lui seront alors pardonnés.

Ainsi, dès l'Eglise apostolique, dès la 1re génération chrétienne, nous trouvons le rite du sacrement des malades tel que nous le connaissons de nos jours. Et cette onction des malades se rattache bien au Christ, comme l'a d'ailleurs formellement déclaré le Concile de Trente. S. Jacques n'innove pas.

* *

L'Eglise, de nos jours, continue l'œuvre du Christ et des Apôtres. Elle aussi, elle entoure de sa sollicitude attentive les pauvres malades. Contemplez les innombrables Ordres religieux voués aux malades. Rappelez-vous les hôtels-Dieu, si bien nommés. Pensez à Lourdes, la cité par excellence des souffrances.

Mais n'oubliez pas qu'au delà des prières, des bénédictions, des messes ; qu'au-delà de Lourdes, l'Eglise dispose, au service de vos malades, d'un sacrement qui leur est spécialement destiné afin de leur rendre la santé de l'âme et du corps. *Amen.*

III

LITURGIE DU SACREMENT DES MALADES

Mes frères,

Voyons, ce matin, comment le prêtre administre l'onction des malades.

Comme son nom le suggère, ce sacrement consiste essentiellement dans les *onctions* faites avec l'huile des malades sur les différents organes des sens, et dans la *prière* qui accompagne ce geste.

I

Les onctions symbolisent surtout la guérison spirituelle et corporelle. Je vous l'ai déjà dit, dans l'antiquité méditerranéenne, l'huile était, grâce à ses propriétés adoucissantes, le remède par excellence. Rappelez-vous le bon Samaritain de l'Evangile, versant, sur les plaies du blessé, de l'huile et du vin. Vous me direz peut-être qu'au siècle des pharmaciens, cette signification risque de nous échapper totalement. Et, certes, à première vue, nos remèdes semblent bien différents de l'huile antique. Et cependant, réfléchissez, l'huile et les corps gras n'entrent-ils pas dans la composition de nos pommades, onguents, baumes, et autres produits pharmaceutiques ? L'huile a été et reste toujours un des éléments de base de nos remèdes. Alors, de même que l'eau du Baptême signifie que l'âme est lavée ; de même que le pain de l'Eucharistie signifie que l'âme va être nourrie ; de même l'huile de l'onction des malades signifie qu'un remède va être apporté au corps et à l'âme de celui qui souffre.

Bien sûr, N.-S. pourrait nous guérir autrement. Un mot lui suffirait. Mais Jésus nous connaît bien. Il sait que nous avons besoin de voir. Il sait que l'homme, corps et âme, tout à la fois, désire que la grâce de la guérison lui soit rendue visible et tangible en quelque sorte. Aussi bien, celui qui déjà durant sa vie terrestre, pour guérir les malades de son temps, joignait le geste à la parole (leur prenait la main, touchait leurs yeux ou leurs oreilles) a voulu se servir de l'huile comme un signe, comme un truchement de la grâce de guérison qu'il apporte.

Mais, pour bien nous montrer que cette huile qui, toujours, rend la santé de l'âme et, souvent, guérit le corps, n'est pas un remède de la terre, un remède comme les autres, mais un « médicament céleste », cette huile a dû, au préalable, être solennellement bénie par l'évêque en l'une des plus importantes cérémonies de l'année : la messe du Jeudi Saint, à la cathédrale. Sur cette huile, qui ensuite sera distribuée dans toutes les paroisses du diocèse, l'évêque, au nom du Christ, a prononcé ces significatives paroles : « Que par votre bénédiction cette huile devienne pour l'âme et pour le corps un médicament céleste qui expulse toute douleur, toute infirmité et toute maladie spirituelle et corporelle. » Ainsi, nous savons que l'efficacité de cette huile ne vient pas de sa nature mais de sa consécratioa. En d'autres termes elle est une grâce qui vient du Christ. Et, du même coup, est mis en